

La victoire sèrère sur les Berbères
almoravides et l'islamisation pacifique par
les confréries maraboutiques au Sénégal

Par

Marcel Mahawa Diouf

L'étude non encore publiée donne un aperçu des conditions qui ont amené les Noirs en général, les Sérères en particulier à émigrer de l'ancienne Mauritanie, au Centre Ouest du Sénégal. Elle prend pour prétexte, la victoire du souverain sérère Amar Godomaad qui a défait et tué en novembre 1087 sur le fleuve Sénégal¹ le chef berbère almoravide Abou Bakr Ibn Omar. Sous le couvert de l'islam, l'émir voulait s'emparer de toute la région riche en or. Avec la complicité des premiers rois noirs convertis à l'Islam, il avait réussi à affaiblir l'empire noir du Ghana² et à bâtir un vaste empire berbère qui s'étendit du fleuve Sénégal jusqu'en Espagne. Les Sérères qui étaient déjà confrontés aux affres de la traite négrière transsaharienne, à la désertification et à la surpopulation, ne voulaient pas se soumettre encore aux conditions barbares de l'islamisation.

Outre les traditions wolofs, sérères et maures trarza, un passage du poète président décrit à sa manière, l'affrontement final avec Godomaad. Senghor qui préparait une thèse³ de doctorat sur la littérature orale sérère a lui-même recueilli de nombreuses traditions ainsi que des chants et poèmes du terroir. Des passages consacrés aux combats contre les envahisseurs berbères, saccageurs d'empire et prosélytes violents figurent dans ce corpus. Malheureusement, comme à son habitude, il n'a pas laissé des traditions brutes, mais seulement des thèmes de récits mis en poèmes (L.S. Senghor 1980).

Mais je n'efface les pas de mes pères ni des pères de mes pères

Dans ma tête ouverte à vents et pillards du Nord (p 58).

Face au « **Maure et au Targui⁴ congénitalement ennemis** » (idem) Le poète campe les combattants noirs comme une forteresse, un « tata qui voit de loin venir la poussière de sang des chevaux -du -Fleuve, (un) tata qui domine les ruses bleues des cavaliers masqués⁵ » (ibidem p 181)

¹ Document sur les Célébrations du Cinquantenaire de la capitale : Noms _des_ anciennes_rues_ et_ avenues_ du_ Ksar_ et_ de_ TVZ.pdf

² Contrairement à l'idée reçue propagée par Abi Zar, les Berbères n'avaient pas détruit Koumbi la capitale du Ghana en 1076 mais seulement la ville ghanéenne d'Awdaghost (Conrad, D. & Fisher, H.1982-1983 "The Conquest that never was: Ghana and the Almoravids, 1076. I.The External Arabic Sources", History in Africa, 9: 21-59)

³ Il a été formé à la Sorbonne à l'Institut d'ethnologie et de linguistique et à l'Ecole pratique des Hautes études en France.

⁴ Targui est le singulier de Touareg

⁵ Le surnom donné à cette tribu berbère signifie « les hommes voilés ». Les hommes se couvrent d'un litham, voile bleu qui ne laisse que les yeux. Les femmes ne sont pas voilées.

Une image de la carte de Mecia de Viladestes de 1413 montre Abou Bakr Ben Omar sur son chameau.

Chamelier maure, te voici donc dressé à ma mesure - c'était au siècle de l'honneur.

Guerrier, à la hauteur de mon courage.

A tes ruses obliques opposer la droiture de ma lance-elle porte

L'éclair comme un poison (ibidem p 203).

La mort de l'émir consacra la dislocation de son empire, desserra l'étau sur le Ghana et libéra ses royaumes vassaux. Mais l'empire noir affaibli ne retrouva plus sa grandeur d'antan et finit par s'effondrer. Le coup d'arrêt à l'avancée des Berbères donna du répit aux Noirs (Sèrères, Wolofs, Lébous, Peuls, Soninké etc.) qui prirent le chemin de l'exode et vinrent créer les royaumes sénégalais du Walo, Djolof, Cayor, Baol, Sine, Saloum, Niani Ouli, Gabou, Fouladou etc.)

Les sources montrent que ce ne sont pas les Almoravides qui ont islamisé les populations de ces pays. Leur conversion massive à partir du début du 20e siècle est l'œuvre des confréries locales dont les fondateurs peuvent être considérés comme des héros civilisateurs.

1. L'islamisation pacifique du Sénégal par les confréries

Les zaouia et les modes pacifiques d'islamisation sont peut-être présents de façon embryonnaire au Tekrour avant et dès l'arrivée des Berbères, mais elles étaient semble-t-il l'exception. Elles ne se sont véritablement développées au Sénégal que bien plus tard, après la douloureuse expérience du prosélytisme almoravide, les invasions meurtrières des Maures arabes à partir du 15e siècle et les guerres des islamistes africains eux-mêmes au 19e siècle. Jusqu'à cette époque, la devise du jihadiste mandingue en Casamance était : « crois ou meures » (Marty).

Un chercheur de la bibliothèque coloniale décrit en détail, l'émergence et le développement des mouvements qui ont pris la forme des confréries, éléments catalyseurs de la véritable islamisation pacifique du Sénégal (Marty 1917 tomes 1 et 2). Au tournant du 20e siècle, cette islamisation est portée par deux courants principaux: la poussée nord sud des Maures en faveur des Toucouleurs, des Wolofs et des Sarakollés et la poussée est ouest des Mandingues sur la Casamance, par le canal du fleuve Gambie. Cet islam est majoritairement sunnite, confrérique et soufi, avec des chefs charismatiques. C'est pourquoi les musulmans se définissent ici par leur affiliation à un chef religieux appelé *Thierno* en pulaar, *Serigne* en wolof et *Karamoko* en mandingue. Il est plus connu en français sous

le vocable de Marabout, terme dérivé de *Mourabitune* ou Almoravide. C'est principalement le courant nord sud qui concerne l'étude sur les Sèrères.

Les grandes figures originaires du pays maure sont : Cheikh Sidia, Cheikh Saad Bou, Cheikh Mahfoud, Cheikh Bou Kounta, les Idaou Ali, les Idaou Alhadj, ainsi que des Chérif ou Chorfa réputés descendants du Prophète. Au nombre des mouvements implantés ou créés localement, les Tidjanes avec El Hadj Malick Sy de Tivaouane (Thiès) constituent l'obédience la plus importante.



El-Hadji Malick Sy (1855-1922)

Cette confrérie venue du Maghreb compte plusieurs branches ou « familles » dont celle d'El Hadj Omar Tall, celle des Niasses de Kaolack, celle de Médina Gounasse etc. Les mouvements d'origine proprement sénégalaise sont les Mourides d'Amadou Bamba à Touba (Diourbel) et les Layènes de Seydina Limamou Laye de Yoff au Cap Vert (Dakar). A la différence de leurs prédécesseurs, ces chefs religieux maures et noirs ne furent pas, à quelques exceptions près, des jihadistes, « des prophètes armés » mais des « prophètes prêcheurs » (Magassouba 1985 p 21). Ils n'ont pas converti par « le fer et le feu » mais « par la plume et la langue ». El Hadj Omar Tall qui avait mené de front le jihad et la résistance anticoloniale au 19e siècle avait lui-même constaté qu'il est « plus facile de faire la guerre aux autres qu'à soi-même ». « Maintenant, il faut faire la guerre sainte aux âmes » aimait à répéter Amadou Bamba, le chef des Mourides. « ...Et la guerre sainte à ses propres péchés » ajoutait El Hadj Malick Sy. Les autres pensent comme eux (Marty 1917 tome 2 p28). Parlant de Cheikh Al Islam dit Baye Niassa détenteur du secret de la Tarbia, Cheikh T.A. Cissé, Imam Ratib de la Grande Mosquée de Médina Baye (Kaolack) dit : « Celui qui

vous montre la voie qui mène vers Dieu sans pour autant faire de toi son esclave, c'est Baye Niassé » (In quotidien L'Observateur n°3963 du 9/12/16).

Cependant, Marty dit qu'au départ, certains chefs religieux avaient des velléités d'ambition politique. Il donne l'exemple d'Amadou Bamba qui avait regroupé autour de lui, toutes les familles de l'ancienne aristocratie des Lat Dior Diop, Samba Laobé Fall, Ali Bouri Ndiaye, Maba Diakou Bâ, et les avait unies aux siennes et à celles de ses disciples. Il y avait aussi avec eux, tous les *condottieri* et les survivants de leurs anciennes cours devenus sans attache après la débâcle coloniale (Marty tome 1 p231). Cheikh Ibra Fall en est peut-être le personnage le plus emblématique. Malheureusement pour Bamba, il était arrivé trop tard pour prendre la relève des anciens souverains du pays (idem). Maintenant dit Marty, il paraît se cantonner dans son domaine religieux et ne cherche d'autre gloire que celle d'un saint de l'Islam » (ibidem). Le pouvoir français qui avait craint des troubles aux portes de la capitale coloniale à cause des prédications du Mahdi des Layènes l'avait assigné à résidence à Gorée.

La transition entre les deux générations de chefs religieux, jihadistes d'un côté et chefs des zaouia de l'autre a été parfois marquée par des conflits. Balla Mbaké le grand père de Bamba avait fondé dans la 2e moitié du 19e siècle le village de Mbacké Baol, canton de Lah pour s'y installer comme maître d'école coranique. C'est là que naquit son fils Momar Anta Sally. Par la suite, la région fut dévastée par les jihadistes de Maba Diakhou Ba. Balla Mbaké fut tué et Momar Anta Sally enlevé et emmené au Saloum avec son fils Amadou Bamba (Dumont p39 ; Marty Tome 1 p221 223)⁶. C'est en 1913 que fut créé le village de Touba (idem p234). El Hadj Abdoulaye Niassé eut également des démêlés avec les mêmes jihadistes de Maba ou ses successeurs. Vers 1894, Mandaye Ba neveu de Maba voulut faire des réquisitions exagérées de mil chez les Niasses. Devant les réticences, Mandaye menaça de faire arrêter le fils. Les Niasses choisirent d'aller en Gambie. Mandaye pilla Taiba et brûla la mosquée. Ce n'est qu'en 1910 que la famille revint s'installer à Kaolack (ibidem p136).

Cependant, la politique coloniale d'interdiction de tout prosélytisme violent a beaucoup aidé à instaurer un climat favorable à une islamisation apaisée. Sur ordre de l'administration française, « Les confréries musulmanes n'ont pas le droit de faire chez les peuples animistes qui les entourent Sèrères, Peuls, Lébous ni prosélytisme... ni prédication intempestive... de peur de provoquer des troubles ». « Si nous devons à nos peuples une même neutralité... ils se doivent

⁶Cependant ce dernier entretenait de bons rapports avec Saer Maty le fils de Maba réfugié en Gambie. Il était son précepteur durant son exil à Nioro. Ces liens lui valurent doublement d'être surveillé par l'administration coloniale.

entre eux un même respect réciproque » (Circulaires du 22 septembre 1909 et du 26 décembre 1911 in Marty ibidem T/1 p288 290 291)⁷. C'est grâce à ces directives respectées jusqu'à l'indépendance que l'islam local a acquis une longue pratique de sécularisation enracinée dans les mœurs politiques. Par ailleurs, des descendants de jihadistes africains du 19e siècle comme El Hadj Omar Tall ont aussi fait amende honorable. Une cérémonie de demande de pardon réciproque et de prières collectives entre toutes les familles impliquées dans les guerres et atrocités du 19e siècle, a réuni, en 1977 au Mali, dans un stade, 10 000 personnes, en présence du président Moussa Traoré (Devey 1993 p186). Au Sénégal également, les descendants de Tall sont des pacifistes reconnus, tout en demeurant des chefs religieux hautement respectables. Ils sont parmi les plus fervents adeptes du dialogue interreligieux facteur de concorde nationale. Ils ont sans doute puisé dans le fonds des valeurs ancestrales et paternelles, sans renier celles venues avec la nouvelle religion. El Hadj Omar a toujours été attaché au respect de la parenté rituelle Sèrères-Halpulaar et, par-delà, aux valeurs universelles. Leader visionnaire, il avait vu que les Sèrères finiraient tôt ou tard par se convertir librement. Son souci était de faire l'économie d'une guerre. « Ce sont des gens honnêtes et paisibles qui vivent du fruit de leur travail, ils ne font du mal à personne. Ils viendront un jour à l'islam » disait-il à ceux qui étaient tentés de les attaquer sous le couvert de la religion.



El Hadj Omar Tall (1796-1864)

La famille omarienne a ainsi montré qu'il n'est jamais trop tard pour faire la paix. L'exemple de la cérémonie du stade de Bamako est à la disposition de tous les

⁷Nombre d'administrateurs coloniaux furent eux-mêmes anticléricaux.

hommes de bonne volonté. L'ancien président Wade a noté que les conflits d'hier entre la France et l'Allemagne ne les empêchent pas de s'atteler aujourd'hui ensemble, à la construction de l'Europe⁸.

Il y a un exemple beaucoup plus précoce encore à méditer. Au Sénégal oriental et en Casamance, le schéma de l'islamisation est quelque peu différent. Outre les jihadistes locaux et les marabouts maures qui ont étendu leur influence dans certaines parties de ces régions, la grande figure remarquable est Salim ou Saloum Souaré le fondateur du mouvement des Diakhanké pacifistes.



El Hadji Cheikh Sidiya Diaby de Taslima (1900-1980)
Un des éminents représentants de la famille des Diakhanke

Ils seraient des aristocrates soninkés devenus membres d'une noblesse de robe dans les anciens royaumes soudanais après l'islamisation. <http://diakhanke-family.skyrock.com/2378010325-mais-qui-etait-donc-el-hadj-salim-souare-le-premier-diakhanke.html>. C'est probablement en raison de leurs dispositions pacifiques que Saloum ou peut-être un de ses descendants aurait aidé le sèrère Mbégane Ndour à consolider son tout nouveau royaume rebaptisé Saloum.

2. Le marabout héros civilisateur facteur d'utilité sociale

Dans son roman *Sous l'Orage*, l'écrivain malien Seydou Badian souligne la différence fondamentale entre les jihadistes et les chefs des confréries : « Nous avons eu au Soudan (Mali) trois prophètes conquérants. Ils ont voulu implanter l'islam par la force du sabre. Ils ont certes réussi à conquérir des régions

⁸Abdoulaye Wade *Un destin pour l'Afrique* 1989 Présence Africaine Paris.

fétichistes ; les peuples se sont mis à genou devant leur force, mais ils n'ont pas su gagner les cœurs et la religion qu'ils ont essayé d'apporter n'a pas eu la clientèle qu'ils escomptaient. Ces régions, bien que politiquement soumises sont demeurées fétichistes ». Il souligne que c'est de nos jours seulement (les années 1950) que l'Islam gagne les populations « grâce au courage et à l'abnégation de ces humbles marabouts, apôtres anonymes qui vont par les pistes difficiles avec leur provision et leur livre » (Monteil 1980, p181). Au Sénégal, ces apôtres anonymes sont au service des grands chefs des confréries.

Cependant, huit siècles après le départ des Almoravides, partout chez les Toucouleurs comme chez les Wolofs, et quoiqu'en disent les uns et les autres, c'est par l'appât des amulettes que les populations se sont approchées de l'Islam. C'est la première rencontre pacifique avec cette religion. L'islamisation par les amulettes est l'un des procédés par lequel la religion d'Allah a pénétré les populations fétichistes et ouvert la première brèche, avec plus de succès que le jihad d'un côté ou l'inlassable dévouement et les prédications et autres enseignements de l'autre (Marty T/2 p 127). Beaucoup jugeaient en effet que les gris-gris, pentacles et talismans des ancêtres n'étaient pas toujours aussi efficaces que ceux des marabouts, plus spécialement, ceux qui portaient la force mystérieuse de l'écriture. C'est par l'écriture que l'amulette musulmane a conquis l'admiration des populations et s'est imposée à eux (idem p128). Plus que le fonds de la religion, c'est bien davantage en offrant des services spirituels défensifs ou gratifiants parfois offensifs y compris la voyance et les prédictions que l'islam soufi a attiré et retenu les populations sénégalaises (ibidem 131). Les *gourmettes* (métisses chrétiens) et certains autres groupes de Ziguinchor avaient aussi une grande vénération pour les images, les médailles et les crucifix catholiques auxquels ils attribuaient le pouvoir de les préserver de tout accident. Les Portugais les fabriquaient et les vendaient contre des esclaves (Brosselard-Faidherbe p20). Beaucoup de souverains noirs du 11e siècle jusqu'au 19e siècle prétendument convertis voulaient en réalité bénéficier ici-bas, des bienfaits spirituels de la religion étrangère⁹, ajoutés à ceux de la religion ancestrale. Sous ce rapport dit Marty, le Noir est comparable à ces lettrés de la Grèce classique dont les croyances religieuses réservaient une place pour le « dieu inconnu ». Le pays sèrère n'était pas en reste. Certes, il était majoritairement en marge des confréries, mais à partir d'une certaine époque, on avait créé à la cour du roi, la charge de Serigne Sine. Du temps de Coumba Ndoffène (I) le Grand, c'est Serigne Modou Kébé qui avait en charge les Affaires islamiques (M.M.Diouf 1996 p 238). En 1889 un Sénégalais qui n'avait pas une certitude sur la meilleure des trois

⁹Témoin, ce roi du Sine non identifié, qui reçut en 1647, des prêtres catholiques arrivés à Diakhao à dos de chameau. Il leurs demanda s'il serait toujours roi dans l'au-delà (De Moraes 1995 p 366-367)

religions (« ancestrisme », christianisme ou islam) les avait toutes adoptées et disait d'un air malin que de la sorte, il était sûr de son affaire, quand viendrait le jour du jugement (Monteil 1980, p233). Les Lébous sont liés aux Sèrères par la parenté ou cousinage rituel. Ils sont même considérés parfois comme des Sèrères wolofisés et islamisés¹⁰. Même s'ils sont convertis, certains et non des moindres disent que la « Tradition est antérieure à la Religion »¹¹ (idem). Cette dernière ne saurait abolir la première. Aujourd'hui encore, les prêtres de la religion traditionnelle sèrère, lébou, diola ou bassari sont presque tous à la fois musulmans ou chrétiens. Pour l'éminent philosophe lébou, que ce soit à travers son caractère utilitaire voire ustensiliste ou grâce à l'action des apôtres sur le terrain, toute stratégie pacifique pouvant aboutir à une conversion volontaire en vue d'assurer le salut des âmes ne saurait être condamnée (Assane Sylla 1978 p208).

Dans quel contexte socio politique situer l'émergence et le développement des foyers confrériques favorisés par la paix coloniale ? A la fin du 19e siècle et au tout début du 20e siècle, de larges secteurs de la société wolof traversent une crise profonde, consécutive à la défaite militaire et la déconfiture de leur aristocratie tribale. Durant cette période critique, c'est autour du marabout¹² et des nouvelles valeurs qu'il représente que la société s'est progressivement réorganisée. Le personnage auréolé de sainteté à qui l'on doit obéissance absolue, a pu ainsi mobiliser et canaliser l'énergie disponible des populations désorientées, autour de la mystique du travail et de la production agricole pour nourrir la communauté des adeptes et des apprenants qui affluaient de plus en plus nombreux. Beaucoup d'auteurs ont retenu et loué la doctrine sociale des Mourides qui considère le travail comme un équivalent fonctionnel de la prière : « travailler c'est prier ».

Même si les géographes, économistes et sociologues soulignent avec Portère (1953) que « le mouride est un producteur d'arachide inférieur au Sèrère dans la proportion de 30% », une étude montre « qu'on peut faire du développement avec (les Mourides comparables à) des bâtisseurs de cathédrales » (Monteil 1980 pp375- 376).

¹⁰ C'est la position sans equivoque d'un dignitaire lébou comme Alioune Diagne Mbor, ancien ministre de Senghor (Revue FESPENC 2012 No 1

¹¹ « Aada moo mag diine », propos attribuée à l'Imam Ratib Alioune Moussa Samb

¹² Il faut distinguer le marabout, guide religieux respecté, du marabout à peine différent de l'ancien sorcier du village qui propose ses services spirituels moyennant paiement.



Cheikh Ahmadou Bamba (1853-1927)

Devenu ainsi un personnage central indispensable à la communauté, le marabout au sens de guide spirituel et moral intervient dans tous les moments de la vie sociale et religieuse, de la naissance à la mort : baptême, éducation, instruction, mariage, décès, succession etc. (Dumont 1975 p36-37). Les adeptes s'en remettent à lui pour entrer au paradis. Au gré des affiliations se sont créées des communautés de fidèles qui travaillent et prient ensemble, notamment lors des grands rassemblements religieux. C'est dans ce cadre de rencontres et d'échanges multiples que les confréries ont pu être des facteurs de modernisation. On a pu noter dans les milieux mourides de l'époque, des améliorations dans la conception de l'habitat rural et semi urbain, avec des cases carrées en bois avec toit de zinc, les cases balayées, le mobilier (lit avec sommier, matelas, table, siège, armoire, lampe à pétrole etc.). Le plan du village lui-même est ordonné autour de la mosquée, des puits et des arbres (Monteil 1980 p.373). Outre sa résidence, la zaouia de Cheikh Bou Kounta comprenait des cases meublées bâties à l'europpéenne, avec des murs blancs et des tuiles, comparables à des petits villages siciliens ou à ceux de la côte algéro tunisienne (Marty 1917 tome 1 p345). Le Chérif Younous avait même bâti une maison à étage en banco à Banghère près de Sédhiou en Casamance (idem p 401).

En ville, les dahiras ou associations d'adeptes des confréries constituées parfois en fédérations, avec des sections féminines ont également constitué des facteurs de « modernisation active et passive¹³ » à la fois. Outre les prières communes, les enseignements et les chants religieux, ces associations collectent des cotisations et assistent les membres dans toutes les circonstances de la vie sociale (indigents, malades, célébrations, manifestations etc.). On y apprend aussi

¹³P. Fougeyrollas (UCAD années 1967-1970) distingue les activités de modernisation active (éducation, vie professionnelle etc.) et les activités de modernisation passive (loisirs, influence du milieu, vie associative, information, voyages, rassemblements etc.)

comment se comporter, juger, voter, se vêtir¹⁴ etc. (Monteil 1980 p178 180). Non seulement le marabout maintient la concorde entre ses membres et arbitre les litiges, mais c'est encore lui qui relie la petite communauté (quartier ou village isolé dans la brousse) au reste de la confrérie et au monde. Le Cheikh Bou Kounta homme entreprenant a peut-être même inspiré aussi des vocations dans le domaine économique. Le montant de sa succession en 1914 atteignit au moins un million, sans compter des immeubles à Dakar, Saint Louis, Rufisque, une vingtaine de champs de mil, des fermes etc. (Marty 1917 T1 p 360). La dimension panafricaine voire mondiale du chef des Niassènes est également appréciable (idem p137).

La confrérie des Layènes aux portes de Dakar s'est aussi distinguée par des transformations et des innovations dans les domaines de la religion et de la société. Pour rendre aux adeptes leur dignité ou ce que Cheikh Anta Diop appelle « l'autonomie psychique »¹⁵, la confrérie a abattu la barrière des castes, sources de stigmatisation. Les membres sont invités à prendre le nom de Laye pour ne pas



Seydina Limamou Laye (1843-1909)

garder un patronyme qui discriminerait certains. Laye est une déformation wolof de Allah¹⁶. D'autres initiatives sont également de nature à libérer les adeptes : le rejet des croyances traditionnelles aux génies et aux esprits, la place importante

¹⁴Les modèles vestimentaires emblématiques sont peut-être le *Turki Njaareem* (modèle crée à Ndiarème, le nom local de Diourbel) et le *Nieti Abdou* (trois pièces) vanté par Ndiaga Mbaye.

¹⁵Interview accordée en 1977 à Carlos Moore chercheur afro cubain à l'IFAN dans Afriscope.

¹⁶Quand on mesure les années efforts déployés par une des figures de l'indépendance du Mali pour amener le Conseil des ministres et les instances judiciaires du pays à lui donner l'autorisation de changer de patronyme, on se rendra compte que la trouvaille des Layènes au Sénégal est une véritable révolution sociale. Pour respecter la volonté de cette personnalité malienne, le minimum qu'on puisse faire pour lui et sa descendance est de ne plus mentionner son ancien patronyme « casté ».

de la femme dans le culte, l'organisation de mariages collectifs qui dispensent d'organiser des cérémonies dispendieuses etc. La confrérie prône également un islam « propre et sincère » sans souillure aussi bien physique (les ablutions remontent jusqu'aux genoux, les vêtements d'un blanc immaculé, le lieu de prière nettoyé) que morale (éviter les mauvaises actions, se constituer un capital de bonnes actions). Il y a également l'importance des chants religieux, la discipline, l'entraide etc.¹⁷

Sur le plan socio culturel, les deux confréries locales (Mourides et Layènes) nées quasiment au même moment ont en commun d'avoir pu se passer de l'influence des foyers religieux arabo berbères. Elles ont contribué à l'invention d'une identité et d'une modernité musulmane proprement sénégalaises. Dans son appel du 24 mai 1883 proclamant qu'il est Mahdi l'envoyé de Dieu, le fondateur de la Layénia dit fièrement : « L'Arabe blanc s'est noirci ».

Plus que le jihad sanglant de son marabout combattant auquel il a pris une part active, mais qui s'est soldé par une défaite, c'est la dimension morale, intellectuelle et civilisatrice de l'Islam qui a été appréhendée par un leader comme Lat Dior Diop, le dernier souverain du Cayor (Thiès 19^e siècle). Lorsqu'il revint du Saloum (Kaolack), après le désastre de 1867 à Somb, devant les Sérères, il fit confectionner par des boisseliers laobés une grande quantité d'*aloua*. L'augmentation de ces tablettes en bois qui servaient de cahier d'écolier pour transcrire et apprendre le Qoran, contribua à l'élévation du niveau culturel du Cayor et du Baol (Bamba Mbakhane Diop pp 62-63). Déjà à la même époque, l'abbé Boilat le prêtre catholique franco-sénégalais qui apprécie au 19^e siècle le rôle des marabouts dans la société, souligne que « sans leur influence les volages wolofs ne seraient que des réunions de brigands et d'assassins » (Boilat p172). Contrairement à certaines communautés sénégalaises comme les Sérères qui n'en ont pas bénéficié, l'impact de la religion en général et des confréries en particulier ont notablement bonifié certains aspects de la culture locale toucouleur, wolof ou lébou. Dans les années 1960 encore, il était courant de railler les Halpulaar plus enclins à adopter des traits de modernité (montre-bracelet, poste radio, lunettes etc.) qu'ils arboraient fièrement (parfois de travers) comme un signe de leur ouverture au monde.

Le rôle d'encadrement et l'utilité sociale des marabouts au sens de guides spirituels, moraux et intellectuels et de héros civilisateurs ont progressivement rendu ces personnages indispensables à la société sénégalaise, au point qu'on a

¹⁷Jean-Pierre Bat, Seydina Limamou Laye : le Mahdi sénégalais (1843-1909) Jean-Pierre Bat historien et archiviste, chercheur associé à l'Ecole nationales des Chartes (PSL Université).

pu poser l'hypothèse (fausse) que le mot *Serigne* (marabout ou chef religieux musulman en wolof) viendrait de *Njerigne* (utilité sociale et spirituelle à la fois)¹⁸. Aujourd'hui, sauf exception, les confréries sont Trans-ethniques, transrégionales, et « transversales », toutes catégories, castes, classes sociales et tendances politiques confondues. Elles constituent d'importants facteurs de cohésion et d'unité nationale.

3. Les chefs des confréries et les progrès d'un islam orthodoxe

Bien entendu, l'action des confréries ne saurait être réduite à la seule demande de talismans et à son utilité sociale. La religion authentique avec ses valeurs spirituelles universelles a aussi pénétré les masses, au fur et à mesure du développement des enseignements, de la foi et des pratiques religieuses¹⁹.



Shaikh al-Islam Al-Hajj Ibrahim Niasse (1900-1975)

¹⁸Les Wolofs et les Sèrères utilisent le mot *Serigne* (déformé *Siriin Tyiriin* en *sèrère*). Le Toucouleur utilise *Tierno pl Serenbo*, avec la forme emphatique *Tiernadyo pl Sernabe*. Marty pense que c'est le même mot que le *Serigne* des Wolofs. Et puisque les Peuls de l'Est n'emploient pas ce mot, il suppose que ce sont les Toucouleurs qui l'ont emprunté aux Wolofs, bien que l'islam soit plus ancien chez les pularophones (Marty tome 2 p50).

¹⁹ La présence marquée de l'islam pourrait d'ailleurs se mesurer à la pratique d'un rituel emblématique comme l'excision Elle est pratiquée chez les Toucouleurs, Sarakkolles, Peuls, et Mandingues mais inconnue chez les Sèrères, Lébous, Wolofs et Laobés (Marty tome 2 p191)

Vers 1930 encore, on brûlait après son passage, le tabouret ou s'était assis le voyageur. Trente ans plus tard, le même village était entièrement islamisé (V. Monteil 1980 p17). Au bout d'un siècle d'efforts, on peut mesurer aujourd'hui les progrès accomplis. Au début 20e siècle, foi et pratiques étaient partout très sommaires. Par exemple, si le mois de carême tombait en plein hivernage pluvieux, période de chaleur et des grands travaux, on le reportait à plus tard. Il y avait également des accommodements avec la pratique du jeun qui oblige à prendre le premier repas avant l'aube. Les retardataires ne respectaient pas cette règle trop contraignante. Ils prenaient le repas, en prolongeant artificiellement la nuit. Il suffisait de ne pas ouvrir la porte au réveil. N'étant pas sorti de la case, on n'a pas encore officiellement vu la lumière du jour. Elle pénètre bien dans la case par toutes les fentes du chaume, mais on n'est pas censé la voir. On pouvait aussi fumer la pipe pendant le carême. Le formalisme de la prière laissait aussi à désirer: deux ou trois amis qui prient côte à côte pouvaient se laisser distraire par quelque événement ; ils éclataient de rire échangeaient leurs impressions, puis reprenaient le cours de leur salam. Quant aux formules arabes, la plupart ne prononçaient rien ou agitaient les lèvres en émettant des phrases incohérentes de la Fatiha. Ce n'est que dans la zaouia des cinq ou six grands marabouts qu'on observe correctement les pratiques (Marty T2 p 16 17 18).

Marty montre comment s'est faite, la mise en place progressive de l'ensemble du système confrérique. Il passe minutieusement en revue, région par région, le décompte des instructeurs et des adeptes des principaux chefs religieux qui forment de véritables chaînes de fraternités dont le maillage aboutira année après année, à ce qui est aujourd'hui l'islam sénégalais qui, n'en déplaise aux historiens de service, ne doit rien aux jihades sanglants des 11e et 19e siècles aux effets éphémères. Comme dit Seydou Badian, après les dégâts causés inutilement par les guerres de religion, ce sont ces cohortes de petits marabouts qui ont entrepris patiemment sous la houlette de leurs guides, d'initier ou de ré-islamiser les populations du pays profond sur un mode pacifique.

Concernant la conversion des Sèrères, une enquête de terrain de l'ORSTOM/IRD effectuée en 1970 a donné raison à El Hadj Omar Tall qui avait prédit que les Sèrères finiraient par venir à l'islam de leur propre gré. Partout en pays sèrère, la grande majorité de la population est désormais musulmane (Gastellu 1980, p 359 360). En définitive, faut-il déplorer ou au contraire apprécier qu'au nom de la dignité des peuples africains, les Sèrères, les Wolofs, les Diolas et les Bambaras aient refusé la soumission à un islam conquérant et préféré prendre le chemin de l'exode et se convertir majoritairement à partir du 20e siècle, de leur plein gré, grâce aux chefs religieux africains qui furent des véritables héros civilisateurs ?

Aujourd'hui d'autres courants gagnent l'islam sénégalais qui comprend grosso modo deux blocs : celui des « confrériques » et celui des « réformistes ». Il semble qu'il y ait en outre des cellules terroristes dormantes.